

***Journées du Patrimoine 2003
vendredi 19 septembre, 20h30***

*Bayonne
Auditorium C.C.I.*

***Conférence :
« Langue et peuplement : le cas de la langue basque »***

IDENTITE CULTURELLE

Intervention de Gérard Lenclud (CNRS)

Il a été question jusqu'à maintenant :

- de l'identité génétique, et donc de populations au sens où l'entend la génétique des populations : des populations de gènes ;
- de l'identité linguistique, et donc à la fois de populations d'éléments linguistiques (des langues) et de populations de locuteurs (des populations d'hommes parlant la même langue).

Il est temps, peut-être, d'introduire une autre identité : l'identité culturelle, celle qui caractérise non plus une population mais ce qu'on nomme parfois, non sans ambiguïté, un peuple, c'est à dire un ensemble d'hommes partageant plus et autre chose qu'un patrimoine génétique et un patrimoine linguistique, même si ce dernier joue un rôle important dans la définition d'un peuple.

Il convient de faire trois rappels à ce sujet.

Tout d'abord, une population au sens de la génétique des populations, une population de locuteurs et un peuple ne constituent pas trois réalités différentes mais, dans nombre de cas, une même réalité relevant de trois descriptions différentes. Les individus qui composent un peuple, au sens culturel (au sens où l'on parle parfois de l'« Europe des peuples », par exemple), sont aussi des individus porteurs de gènes et qui parlent une langue. L'ensemble de ces individus constitue donc un même phénomène considéré sous trois aspects, l'un biologique, l'autre linguistique, le dernier social et culturel.

Ensuite l'on rappellera que ces trois aspects d'une même réalité agissent les uns sur les autres. Ils entretiennent ensemble des relations complexes et fonctionnant « en boucle ». Il suffit d'imaginer une société qui vivait autrefois dans un certain isolement. On se mariait à l'intérieur du groupe, entre soi. Voilà maintenant qu'on émigre, qu'on accueille des immigrants et qu'on épouse à l'extérieur. De nouvelles « règles » de mariage se substituent aux anciennes. Il se produira une série de changements, relativement corrélés, dans le domaine génétique, évolution du pool génique, dans le domaine linguistique, évolution de la

langue, et dans le domaine de la culture, évolution des formes de la coexistence sociale et des représentations du monde.

Il faut enfin observer qu'une population, au sens génétique, une communauté de locuteurs et un peuple n'existent pas de la même façon. Il est possible d'illustrer, de façon fort simple, cette différence ontologique, cette différence dans la manière d'être dans le monde. Les gènes d'une population se moquent éperdument de ce que peuvent en penser les hommes qui sont les porteurs de ces gènes ou ceux qui viendraient les étudier. Le patrimoine génétique d'une population, vivant il y a dix mille ans, existait avant que n'existent la génétique et les généticiens. Le généticien découvre ce patrimoine génétique. En revanche, un peuple, au sens culturel du terme, n'existe que dans la mesure où des hommes pensent qu'ils forment un peuple. C'est parce que des hommes pensent qu'ils forment un peuple, qu'ils partagent une certaine identité et qu'ils en tirent des conclusions quant à leurs agissements que ce peuple vient à l'existence et entre dans l'histoire humaine en tant que peuple. Les représentations qu'un peuple se fait de lui-même conditionnent l'existence de ce peuple et son évolution. Un exemple : il n'a jamais existé de peuple yougoslave parce que les populations occupant l'espace géographique qui fut celui détenu, un temps, par l'Etat yougoslave ne se pensaient pas comme un peuple, comme une communauté de langue et de culture. Elles se pensaient comme plusieurs peuples, parlant plusieurs langues, ayant eu plusieurs passés, plusieurs histoires.

On peut en tirer une première conclusion. L'identité génétique est *objective*. Elle ne dépend pas des représentations que les hommes s'en font même si ces représentations peuvent contribuer à affecter l'évolution du pool génique. Elle est ce qu'elle est. Elle est de l'ordre du donné. Les identités linguistique et culturelle sont, en partie du moins, *subjectives*. Elles dépendent, pour exister, des représentations que les hommes se font de leurs langues et de leurs cultures. Elles sont, en partie, ce que des hommes pensent qu'elles sont ; elles sont, en partie, construites.

L'identité culturelle d'un peuple est, en partie, conditionnée par les représentations que des hommes se font de leurs manières de manger et de boire, de se vêtir, d'habiter des lieux, de donner des significations à leurs paysages, de se traiter les uns les autres, d'envisager l'au-delà, bref de conférer un sens à leur coexistence. Ces hommes, qui pensent qu'ils forment un peuple, se reconnaissent à la fois :

- comme relativement semblables entre eux ;
- comme relativement différents d'autres hommes.

L'identité culturelle est un peu comme l'identité personnelle. Qu'est-ce qu'une personne ? Ce n'est pas seulement un être physique : « Je » ne suis pas mes empreintes digitales qui sont un marqueur objectif pour la police. Supposons qu'on me coupe les doigts : je serai amputé d'une partie de mon corps mais certainement pas de moi-même ! Une personne n'est pas davantage un être biologique, un organisme. « Je » ne suis pas seulement mon patrimoine génétique qui m'individualise absolument, pourtant, parmi tous les êtres vivants. Viendrais-je à devenir un organisme génétiquement modifié qu'on ne considérerait pas nécessairement que je suis devenu une autre personne.

Une personne, dans l'acception que nous en donnons, est un être :

- qui se pense et s'éprouve de l'intérieur comme une et la même personne, hier et aujourd'hui : à l'idée de personne correspond celle de mémoire de soi, c'est à dire la capacité à relier les souvenirs du passé aux impressions d'aujourd'hui ;
- qui est regardé comme une personne par d'autres personnes qui lui attribuent une certaine identité : on se souvient que le mot latin de *persona* signifiait le masque ;
- qui intègre donc le regard des autres personnes dans la manière dont il se définit lui-même.

Une personne est donc un être qui, à la fois, construit et reçoit son identité dans un processus permanent d'interactions avec d'autres personnes.

L'identité culturelle présente de nombreux traits communs avec l'identité personnelle. Un peuple se construit une identité, c'est à dire pense et éprouve sa manière d'être lui-même, en tenant compte, dans cette construction, de la manière dont d'autres peuples lui assignent une certaine identité. Et cette identité culturelle se construit dans le temps : l'identité culturelle est largement une affaire de mémoire partagée (aussi bien sémantique qu'autobiographique puisque les individus qui pensent former un peuple se souviennent de bien autre chose que de ce qu'ils ont vécu).

Est-ce à dire que la construction de l'identité culturelle soit entièrement *subjective* ? Est-ce que l'identité que se construit un ensemble d'hommes est uniquement définie par la manière dont ils se perçoivent comme partageant certains traits ? Si l'on admettait cette idée, autrement dit si l'on admettait que l'identité d'un peuple soit entièrement contenue dans l'identité qu'il se choisirait pour lui-même, il faudrait en tirer (au moins) deux conséquences.

- 1) Un peuple serait le seul à pouvoir dire qui il est. Il faudrait, par exemple, être serbe pour dire ce qu'est le peuple serbe, croate pour énoncer les grandes lignes de l'identité croate. Pensons à ce propos à l'identité de la personne ; suis-je le mieux placé pour dire qui je suis ? Si tel était le cas pour chaque personne, le monde réaliserait une sérieuse économie en matière de psychologues, de psychiatres ou de psychanalystes !
- 2) Si un peuple pouvait seul savoir et dire qui il est, quelle est son identité, l'archéologie, l'histoire ou l'ethnologie n'auraient pas lieu d'exister.

Pourquoi l'archéologie, l'histoire ou l'ethnologie sont-elles des entreprises légitimes ? Parce que l'identité culturelle se construit dans le temps et que, par conséquent, les représentations qu'un peuple se forme de lui-même se déposent dans des réalités : dans des formes de paysage, dans des styles de maison, dans des littératures orales et dans des textes, dans des rites, dans des musiques ou dans des danses, dans des institutions ... Bref ces représentations qu'un peuple se fait de lui-même se cristallisent dans des objets et dans des œuvres. Ces objets et ces œuvres deviennent alors des marqueurs *objectifs* que l'archéologue, l'historien ou l'ethnologue peuvent interroger. Le subjectif est devenu, en partie, objectif exactement comme l'argent, qui est ontologiquement subjectif (l'argent n'est de l'argent que parce que des hommes pensent qu'il en est) accède à l'existence objective, sitôt venu au monde ! Le patrimoine culturel est, à sa façon, une extériorisation de l'intérieur.

Il reste toutefois un problème à se poser. Que fait l'historien, par exemple, quand il écrit l'histoire d'un peuple ? Il raconte les changements intervenus dans l'histoire de ce peuple. Supposons un historien qui entreprend d'écrire l'histoire de la France de l'an mille à l'an deux mille. Il va récapituler tous les changements qui sont advenus et qui font que la France de 2000 ne ressemble guère à celle de l'an mil ! Mais, en même temps, quand on écrit l'histoire d'une chose qui change, on présuppose, par là même, qu'elle est restée, quelque part, la même chose. Dire d'une chose ou d'un être qu'ils ont changé, c'est avancer qu'ils sont restés, au delà des changements qui les ont affectés, la même chose ou le même être. Quand un linguiste décrit les changements d'une langue, il montre que la langue a changé ; mais c'est toujours la même langue dont il a décrit les changements. Or un Français d'aujourd'hui comprendrait-il le français d'il y a 7 ou 8 siècles ? L'historien qui écrit l'histoire d'un peuple procède de la même façon. Il assigne la capacité à un peuple de rester un et le même peuple tout en changeant, de cesser de se ressembler tout en préservant son identité. Il le fait, en partie, grâce à ces objets et à ces œuvres dans lesquels un peuple, dans le cours de son histoire, dépose ses représentations de lui-même. Tant qu'un peuple se « reconnaît », justement ou faussement, dans ces objets et dans ces œuvres, il continue à maintenir une certaine identité.

L'identité culturelle, l'identité linguistique également, obéissent aussi à cette logique de l'identité, reposant sur cette propriété singulière que nous attribuons aux êtres et aux choses : la propriété de rester les mêmes tout en changeant.

Est-ce à dire que l'identité d'une chose, d'un être individuel ou d'un peuple est dans cette chose, dans cet être ou dans ce peuple ? Ne pourrait-on dire qu'elle est bien davantage dans le fonctionnement de notre raison, cette raison qui nous pousse à attribuer de l'identité ?

C'est sur cette question que je terminerai en rappelant un cas célèbre : celui du Bateau de Thésée. Plutarque a rapporté que les Grecs avaient amarré à quai le bateau de Thésée. A intervalles réguliers, on remplaçait une vieille planche par une nouvelle. A la fin, demandaient les Sophistes, s'agissait-il toujours du *même* bateau ? Le philosophe Hobbes imagina l'histoire suivante. Des ouvriers grecs auraient récupéré les vieilles planches du bateau, celles périodiquement remplacées par de nouvelles, et auraient reconstitué un bateau avec les planches d'origine. Lequel est le « vrai » bateau de Thésée ? Le bateau inlassablement réparé ou le bateau reconstitué avec les pièces d'origine ? Posons la question en termes plus généraux : l'identité du bateau de Thésée se trouve-t-elle dans ce bateau (et dans lequel, alors ?) où doit-elle être cherchée dans l'esprit de celui qui pose la question et tente de la résoudre ?